



# Un Cœur sec

roman

Jacques Bossier

Jacques Bosser

Un Coeur sec

*roman*

© Jacques Bosser, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6212-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Chapitre I

## Lyon, mai 1944

Elle se dépêche de sortir de la gare encombrée, de s'extraire de cette foule qui lui fait un peu peur. Elle n'a pas l'habitude de voir tant de gens. La lumière jaunâtre qui tombe des verrières de la gare de Perrache donne une couleur étrange à tous ces hommes et ces femmes qui se hâtent dans la fumée crachée par les trains en partance et les grands jets de vapeur brûlante et odorante que projettent vers le quai ceux qui arrivent. Parfois un rayon de soleil doré isole un uniforme allemand. Il y a des Allemands partout en cette journée de mai 1944. Des soldats qui rentrent chez eux ou rejoignent leur garnison en France ou partent sur le front de l'Est, d'autres qui surveillent la foule habillée des couleurs tristes de ces années de guerre. À l'odeur du charbon et du métal chauffé vient se mêler celle de corps peu lavés – on ne trouve plus guère de savonnettes en cette fin de guerre – et de parfums féminins un peu trop capiteux aux exhalaisons de muguet, de lilas, de tubéreuses.

Elle se hâte, quitte la gare, descend sur le cours de Verdun et aperçoit le lieu qu'elle cherchait, là où elle a rendez-vous. La Brasserie Georges. Jamais elle n'a vu de salle aussi grande, presque un autre hall de gare, et d'ailleurs la lumière est un peu la même. L'air est confiné, enfumé, chargé d'odeurs de bière, de vin chaud et de soupe à l'oignon gratinée. Des serveurs à gilets noirs et tabliers blancs descendant jusqu'à leurs souliers la bousculent sans ménagement. Comment va-t-elle retrouver Charles ? Elle passe entre les tables, regarde, dévisage, est dévisagée. Elle est fatiguée par ce long voyage, ses angoisses, les trois contrôles d'identité, l'arrêt du train sous un tunnel, l'annonce de bombardements des Anglais ou des Américains, on ne sait plus. Elle n'a pas écouté les conversations de ses voisins de compartiment, de ces gens qui voudraient parler mais craignent en même temps d'être écoutés. Vivement la fin de tout ça. Mais où est-il ? Elle est très en retard, mais il sait bien que les trains n'arrivent jamais à l'heure en ce moment. Il lui a tellement raconté ses voyages, le passage de la ligne de démarcation, les tracasseries des Allemands, qu'il doit bien savoir qu'elle pouvait être retardée. Mais peut-être n'a-t-il pas reçu sa lettre ? Ou sa femme l'a interceptée ? Que faire ? Un homme vient lui demander si elle a besoin de quelque chose, s'il peut l'aider. Il insiste, sourit trop, se

rapproche encore, elle le fuit, repasse devant les mêmes tables. Elle n'a même pas son numéro de téléphone. Il ne le lui a jamais donné « pour éviter les tentations ». Dans le fond de la brasserie se trouvent quelques minuscules cabines téléphoniques en acajou verni et, entre les deux premières, un petit bureau suspendu débordant d'annuaires usagés et poisseux, retenus par des chaînes. Elle s'installe, cherche dans un Bottin et trouve immédiatement le nom : Rossier Victor, un téléphone, Parmentier 23 78 et une adresse, 45 grande rue de Monplaisir. Ce n'est pas le bon prénom. Sensation de vertige. Elle se rapproche de celui qu'elle aime depuis trois ans, depuis le début de la guerre, de celui dont elle a un enfant, une fille qu'il n'a jamais embrassée puisqu'il n'est jamais revenu dès qu'elle lui a annoncé être enceinte. Mais elle n'en pouvait plus, elle voulait savoir s'il y avait encore un espoir pour elle, Madeleine, veuve Besseret, propriétaire avec sa mère de l'Hôtel des voyageurs à Saint-Cérat, en Auvergne. Le téléphone sonne dans le vide. Elle appelle le service des renseignements pour s'entendre dire qu'il n'y a pas de numéro au nom de Charles Rossier. Elle raccroche maladroitement le combiné. Se sent mal. Revient à l'annuaire où elle retrouve ce Victor, 45 Grande rue de Monplaisir. Mais oui, c'est ça, Victor est son second prénom, elle s'en souvient maintenant. Elle rappelle. Le téléphone sonne, sans réponse. Elle décide de se rendre à l'adresse indiquée. Des voisins sauront peut-être ce qui se passe. S'il habite encore là. A-t-il été tué au cours de ses déplacements incessants pour son travail ? Arrêté pour marché noir, parce qu'il rapportait toujours quelques produits achetés à des paysans quand il venait de chez elle, un jambon, des pâtés, des confits ? Elle sort de la brasserie enfumée, de ces bruits, de cette rumeur de centaines voix bavardes dont le niveau sonore lui devient insupportable. Sur le trottoir, elle demande à une femme : « La rue Monplaisir ? » « La Grande rue de Monplaisir, vous voulez dire, ce n'est pas tout près, mais vous ne trouverez pas de taxi en ce moment. Plus d'essence, y a plus de bois non plus, depuis quatre jours, le dépôt d'essence de Gerland a été touché... » « On m'y attend ! » « Alors vous allez là, tout droit, vous traversez le Rhône, puis vous passez devant l'École militaire, changez de trottoir, c'est la Gestapo, et continuez jusqu'au moment où vous arrivez à un pont au-dessus des voies, vous tournez à gauche et ensuite au premier pont à droite et vous y êtes... »

Elle part. Ses chaussures ne sont vraiment pas faites pour ce genre de marche. Pourquoi a-t-elle mis ses beaux souliers de cuir bordeaux, une folie d'avant la guerre ? Pour lui, bien sûr, et puis pour la grande ville qui doit être belle et

élégante. Elle passe devant l'École de santé militaire, après avoir changé de trottoir. Des voitures noires entrent et sortent de la vaste cour. Beaucoup d'activité. Pour la première fois elle comprend que les gens des villes doivent se sentir encore plus occupés par les Allemands que chez elle, dans son village. Il y a des panneaux de signalisation en allemand rédigés dans une écriture gothique incompréhensible qui lui paraît menaçante, des véhicules de Boches qui roulent très vite, des motards allemands, peu de voitures françaises. Elle s'arrête dans un petit café pour se reposer et ne sait que commander. Un bock ? Oui pourquoi pas, même si une dame ne boit sans doute pas de bock dans un café lyonnais. Le serveur s'en fiche et parle de bombardements avec la caissière. « Ça fait deux fois cette semaine, il paraît que Gerland a encore morflé. Cette nuit, chez moi à Caluire, tous aux abris. J'en ai marre et je sais plus quoi dire aux enfants pour les calmer. Le coup du cache-cache, ça passe plus. Ils commencent à avoir peur. » Elle paye, elle part, retrouve son pas rapide. Voilà le pont. Elle tourne à gauche, le long de la voie de chemin de fer. Ici sous les platanes, le trottoir n'est plus bitumé. C'est de la terre battue, sèche et dure, et des cailloux. Pauvres chaussures. Dans le lointain des sirènes résonnent. Elle ne sait pas comment les interpréter. Sans doute un exercice. Puis elle entend un ronronnement haut, très haut dans le ciel. Elle lève la tête pour regarder et aperçoit une escadrille d'avions, mais si haut qu'elle les distingue à peine. Elle entend au loin des bruits terribles, des vibrations, qui se rapprochent, les bombes visent et suivent la voie ferrée qui relie la gare de Perrache à celle des Brotteaux, la ligne de Paris. Elle s'appuie contre un mur, les sifflements effroyables des bombes se rapprochent très vite. Le sol tremble. Puis c'est l'explosion dans un nuage de terre, de moellons, de branches, de feuilles et de sang.

## Chapitre II

### La porte

Une infirmière lui a dit d'entrer directement car « Monsieur Rossier » – son père – n'entend plus, ou ne comprend plus rien. Il frappe quand même, deux coups légers, abaisse la poignée, ouvre la porte et s'avance dans la pièce. Quelle contenance doit-il prendre ? Tout au long de son voyage en train, il s'est posé la question. Quelle sera sa réaction ? Il se trouve maintenant dans une petite pièce de couleur ivoire triste, face au lit. Surtout ne pas se montrer choqué. Son père ne doit rien voir de sa pitié, ne pas remarquer la larme qui se forme déjà au coin de son œil droit. Mais Pierre a tellement l'habitude de dissimuler avec lui. Ils se sont tellement caché leurs sentiments — s'ils en avaient — depuis tant d'années. Rarement, voire jamais, son père n'a exprimé quoi que ce soit par des mots ou un regard lorsque, par accident sans doute, il se trouvait près de son fils. Qui lui a rendu la pareille très tôt dans sa vie. Donc son père est là, sur son lit de mort. Pierre sait que c'est un lit de mort puisque le secrétariat attendait qu'il vienne pour donner son accord au médecin responsable de ce centre de soins palliatifs... L'accord de la famille. Son frère et sa sœur sont déjà venus et ont donné leur absolution. Oui, vous pouvez faire ce qu'il faut. C'est fini. 96 ans. C'est mieux pour lui. Ne vous acharnez surtout pas, Docteur. Laissez-le mourir (vite si possible). Aidez-le à mourir.

Ils avaient raison. Son père n'est plus rien. Un corps qui a fondu et que l'on devine à peine sous les draps. Lui qu'il trouvait si gros, si lourd, quand il avait quinze ans... Il n'y a plus là qu'une tête émaciée, des joues hâves, des sourcils jaunâtres incroyablement broussailleux, des cheveux qui forment presque des boucles (mais pourquoi ne les lui coupe-t-on pas ? On juge sans doute que ce n'est plus la peine), des poils follets qui courent sur tout le visage et, au-dessus des pommettes très marquées, deux yeux bleus. Pupilles bleues et iris bleus comme ceux d'un bébé. Les mêmes yeux que lui. Mais bordés par le rouge sanglant de la paupière retournée, ces yeux semblent perdus, sans la moindre lueur de vie. Ils le fixent par moments mais leur regard le traverse ou retombe, puis remonte, sans s'arrêter un instant, sans rien exprimer. Comme des yeux de poupée. Est-ce une demande ? Il ne sait pas. Il lui prend la main, qui est presque fraîche. Il a honte de penser que la peau juste posée, à peine tendue, sur ce qui

reste des muscles, lui fait penser à celle d'un poulet auquel on viendrait juste d'arracher ses plumes. Aucune sensation ne se transmet plus à travers cette membrane qui recouvre une chair effondrée, fondue, et des os trop gros. Les articulations rougies des phalanges semblent énormes, sans doute déformées par l'arthrose. Les ongles sont des griffes (pourquoi ne les lui a-t-on pas coupés ? Il pourrait se blesser). Rien ne passe, aucune chaleur, pas de message. Pierre repose cette main sur le drap car il n'est plus certain que ce soit vraiment celle de son père et comme il n'a pratiquement jamais eu de contact physique avec lui, ce toucher le met mal à l'aise. Cette main, cette peau, n'éveillent rien en lui, et il est trop tard pour qu'il fasse un effort. Rien. Le silence. Le père regarde vers la fenêtre, puis à nouveau vers lui. Une tentative d'expression peut-être, quelques sons incompréhensibles. Il ne parle plus du tout, lui avait-on dit en bas. Là, il veut peut-être dire quelque chose, mais il abandonne dans une sorte de soupir, comme il a renoncé à tant de choses depuis quelques années, comme il a sans doute déjà renoncé à la vie qui va lui échapper. Alors Pierre lui parle. Il n'a rien préparé, bien sûr. « Bonjour Papa, c'est moi, Pierre, tu me reconnais ? (Lors de ses visites précédentes, son père avait eu du mal à l'identifier). Je suis venu te voir ». Et il ne sait plus comment continuer. Il a soudain envie de se détacher de cette situation dans laquelle il ne s'était jamais imaginé. De fuir. De s'envoler. Loin. Tout est inutile, tout vient trop tard. Reprendre tout à zéro serait trop long. « Nous ne nous sommes jamais beaucoup parlé... » Comprend-il ? Son père le regarde, puis ses yeux cherchent la fenêtre ou le ciel. « Nous n'avons jamais eu beaucoup de choses à nous dire non plus ». Pas de réaction. S'il comprend, il doit sans doute penser la même chose. « Nous n'avons jamais eu grand-chose en commun, Nous n'avons pas fait beaucoup d'efforts et toi encore moins que moi (ça, Pierre ne peut s'en empêcher). Mais je voulais quand même te dire... » Maintenant il pleure, tout simplement. Des larmes coulent, mais qu'il sent à peine. Il faut qu'il se contienne. Il n'est pas venu pour lui montrer ses pleurs, mais pour tenter de le reconforter un peu avant le départ. Il doit faire cet effort. Il se contrôle, ne sait plus comment poursuivre la phrase entamée, puis lui assène sans réfléchir : « Tu verras, tout se passera bien. » Il comprend qu'il vient d'annoncer à son père que l'on allait l'aider à mourir dans les heures qui viennent comme s'il s'agissait d'une banale opération de chirurgie. Pas le moindre signe de compréhension dans les yeux bleus. Une infirmière entre et s'adresse à son père : « Alors comment ça va ? Vous êtes content de voir votre fils ? » Elle vérifie sa perfusion et il se met à hurler de douleur alors qu'elle a pris avec délicatesse le bras décharné, perfusé depuis des semaines, des mois. Il

crie, il pousse des cris, il beugle littéralement. Il concentre ses toutes dernières forces dans cette protestation. Il ne veut plus qu'on le touche tout simplement. Il veut qu'on le laisse mourir. Elle repose son bras bleuté sur le drap blanc et s'en va. Il se calme en un instant, comme si rien ne s'était passé et tourne le regard vers la fenêtre et le ciel. Il semble pressé d'en finir maintenant. Pierre est sûr que son père comprend que c'est la dernière fois qu'ils se voient. Et ils n'ont toujours rien à se dire. Il attend que son fils parte. Pierre ressent avec force qu'il ne l'intéresse plus, d'ailleurs l'a-t-il jamais intéressé ? Il sent une fois encore qu'une porte se referme sur lui. Il se lève. « Tu sais, malgré toutes nos différences, je voulais te dire que j'ai essayé de t'aimer pendant des années, et puis j'ai compris que ce sentiment t'était indifférent. Il a dû exister au début, peut-être, mais je n'en suis même pas sûr et tu ne lui as jamais donné la moindre chance. Courage. Ce sera rapide maintenant. Adieu Papa. » Il ne sait pas s'il peut l'embrasser. Si, il le doit. Il le doit sans doute, alors il le fait. On a le sens du devoir dans cette famille. Une de ses larmes tombe sur le nez de son père quand il se penche. Il l'essuie d'un doigt et dépose un baiser sur son front. Il aurait presque envie d'embrasser ses lèvres, devenues toutes violettes, luisantes, presque bleues, comme celle de sa grand-mère, et de sa mère aussi, peu avant leur mort. Les yeux de son père regardent toujours vers le ciel. Pierre s'éloigne et, arrivé à la porte, se retourne pour faire un signe. Son père le fixe droit dans les yeux, mais son regard le traverse.

\* \* \*

Pierre sort du service de soins palliatifs installé dans une aile calme et silencieuse, un peu en retrait, de cet hôpital gériatrique presque désert. Les mourants ne sont pas toujours discrets, mais de nos jours leurs chambres sont particulièrement bien insonorisées pour qu'ils ne se gênent pas mutuellement par leurs râles, leurs cris, leurs logorrhées ou leurs sanglots. L'infirmière l'avait prévenu qu'il ne lui était pas nécessaire de repasser par la réception, peut-être pour lui éviter de montrer qu'il avait pleuré. Comme tout le monde. Elle en avait l'habitude. Il a facilement trouvé son chemin vers la sortie. Quelques portes étaient restées ouvertes. Dans une chambre, la literie était repliée, toute trace de vie avait disparu à part un bouquet de fleurs achevant de se dessécher dans un vase sans eau repoussé vers le coin d'une table de chevet métallique. Dans une

autre, une vieille dame était assise sur le bord de son lit et regardait vers la fenêtre par laquelle elle ne pouvait apercevoir que le ciel devenu blanc. Dans une troisième, un vieillard était couché. Seule sa tête incroyablement déshydratée dépassait des draps, perdue au milieu d'un oreiller carré qui semblait avoir été prévu pour un géant tant elle semblait minuscule sur ce coussin blanc. Pour une fois, il n'y avait pas d'odeur, si ce n'est un vague parfum fleuri, un peu écœurant sans doute abondamment dispensé lors du lavage des sols. Dans un film de science-fiction, des personnes âgées mourraient après avoir absorbé une pilule létale, mais s'éteignaient en regardant sur un immense écran de télévision les plus beaux paysages de la terre qui se déroulaient lentement devant leurs yeux. Ici, les mourants n'avaient pour eux qu'une vague odeur de fleurs de synthèse et un ciel vide.

Il descend les escaliers de plus en plus vite. Une femme brune le croise et le dévisage. Sans doute a-t-elle vu les traces de larmes sur ses joues ? Il déteste se donner en spectacle et tourne la tête vers le mur. Probablement va-t-elle aussi dire adieu à un parent dans cet étrange hôpital de la mort. Ce qu'elle aura aperçu de son visage l'aura peut-être aidée à se préparer.

\*\*\*

L'hôpital n'est pas loin du centre de la ville, vers lequel une large avenue bordée d'arbres descend en pente douce et régulière. Pierre a préféré marcher plutôt que de reprendre un taxi. Il lui a fallu vingt minutes pour rejoindre la place centrale, sans penser à quoi que ce soit. Il lui arrive parfois de rouler sur une autoroute, de se demander brusquement ce qu'il a vu pendant les minutes qui ont précédé et ne se souvenir de rien. Même sentiment ici. Il avait existé vingt minutes, parcouru peut-être deux kilomètres, traversé un quartier résidentiel, emprunté des rues commerçantes animées, croisé des gens et ne se souvenait de rien comme si ce blocage lui permettait de ne pas penser à ce qu'il venait de vivre pour la première et la dernière fois, comme pour éloigner cette image de ce père si peu aimable, si peu aimant, et commencer enfin son travail non pas de deuil, mais d'effacement. Du moins c'est ce qu'il crut en poussant la porte de chez Donamain, le restaurant étoilé de la ville. Il n'y avait pas beaucoup de clients et le maître d'hôtel l'installa près d'une grande baie, le dos contre un immense aquarium qui ronronnait tranquillement. Des poissons japonais